

7. Nov. 1969

# SPECTACLES

le théâtre PAR B. POIROT-DELPECH

## « Vincent et l'amie des personnalités » de Robert Musil

Robert Musil fait partie des quelques grands auteurs que chaque génération néglige de leur vivant parce qu'ils sont trop difficiles d'accès, trop exigeants, mais dont la survie est assurée par de véritables chapelles d'amitiés.

Il faut croire que Marie-José Weber a ce genre de ferveur pour l'auteur de l'Homme sans qualités. Si, en effet, les Désarrois de l'élève Törless avaient de quoi tenter un cinéaste et ont inspiré un très grand film, si les Exaltés pouvaient séduire un homme de théâtre par leur absence même de vertus scéniques et ont donné à Sacha Pitoëff l'occasion d'un de ses spectacles les plus « chargés d'âme », Vincent et l'Amie des personnalités n'offrirait aucun de ces attraits (1). Seuls les passionnés de Musil, en tête desquels son traducteur, Philippe Jaccottet, peuvent y déceler les personnages et les thèmes qui chemineront dans l'Homme sans qualités, alors en chantier. Le spectateur qui ne connaît pas assez l'auteur pour se livrer à ces comparaisons se trouve en présence d'une farce assez obscure, mettant aux prises, dans une ambiance de cauchemar, une espèce de « Lulu » intellectuelle et une demi-douzaine de soupirants clownesques.

Par des projections répétées, la mise en scène fait référence au dadaïsme. Il est vrai que la pièce est contemporaine de ce mouvement (1923). Mais elle évoque beaucoup moins cette apologie du « n'importe quoi » que celle, plus ancienne mais plus proche pour l'auteur, de l'expressionnisme. Le personnage d'ége-rie ravageuse sort tout droit de Wedekind ; le comique de l'absurde et du rêve rappelle celui de Carl Sternheim. Le subjectivisme abstrait du dialogue, les mélanges d'introspection feutrée et d'éclats de cirque, cette fragilité, cette dureté, c'est tout l'expressionnisme des années 1910-1920, de Sorge, de Toller, de Kaiser.

La mise en scène s'inspire d'ailleurs beaucoup plus de cette tradition que du dadaïsme cité en référence. La cage à fauves en

cuir imaginée par le décorateur Oskar Gustin rappelle évidemment Lulu et Max Reinhardt. Les costumes d'Ungaro évoquent également les violences et les audaces du cirque.

Plus que le texte, où n'affleurent que quelques notations aiguës et quelques cocasseries, c'est le prétexte à mise en scène qui retient l'attention : un exercice bien à sa place dans le cadre de la Biennale de Paris. Mais le spectacle a le mérite principal de confirmer les promesses d'une jeune comédienne, Laurence Bourdill.

On avait déjà remarqué ses yeux immenses et sa présence dérangeante d'écorchée vive, chez Françoise Spira puis chez Pitoëff. La voici maintenant plus brusque encore, curieux mélange de Judith Magre, d'Emmanuelle Riva et de Monique Tarbès, à la fois sophistiquée et sauvage, inattendue, dans l'expression naturelle de la névrose, et bien accordée, en cela, au monde de Musil.

★ Studio des Champs-Élysées.  
21 heures.

(1) Texte publié avec celui des Exaltés (Le Seuil, édit.).